

3505

UNIVERSITÉ

FACULTÉ DES LETTRES

DE LYON



Lyon, le 26 juin 1917

Chère Marquise,

Je revenais de Vienne en Dauphiné, où j'ai passé un jour et demi à voir de beaux antiques, à les étudier, quand j'ai trouvé vos bonnes lettres. Je suis extrêmement peiné à la pensée que j'ai pu vous donner quelque inquiétude. Je vous demande de me pardonner et de lire dans mon cœur. Permettez-moi de m'expliquer. Vous verrez que je suis un mauvais secrétaire et un ébouré (c'est ce que je ne le croyais pas), mais rien de plus.

J'ai commencé par rédiger en toute sécurité d'esprit la minute de la lettre à M. le Docteur Clédat. En la relisant, j'ai songé que je ne parlais pas de l'inscription et je me suis demandé si je devais refaire ma lettre. Mais c'était une chose absolument entendue, je devais faire à la faculté ce que j'aurais fait aux Musées. Vous m'avez expliqué formellement vos volontés, je m'étais engagé à les remplir avec exactitude.

Aussi j'ai je rappelle dans la lettre personnelle que je vous écrivais : « Dans la lettre à M. Clédat, il n'est pas question du libellé de la plaque, mais vos instructions sont formelles, je les transmettrai de la manière qu'il faut, et elles seront respectées. » Ce qui ne veut pas dire : « Il ne faut pas parler de l'inscription », mais bien : « C'est vrai, je ne parle pas de l'inscription, mais avec toute confiance ». C'est moi qui vous demande d'exprimer un
(dans votre lettre au Docteur

de tri si naturel, si légitime, si honorable pour
nous. Ai-je donc besoin de vous dire combien je
suis heureux, combien nous sommes heureux,
d'inscrire le nom de M. Duseigneur sur les
murs de notre grande maison, à côté de celui
de notre collègue et ami M. Berthaut? Vous deux,
par leurs recherches, ont enrichi la science historique,
mais ce qu'a fait Berthaut en Espagne, il l'a
fait après Raoul Duseigneur, qui lui a ouvert la
voie, qui nous a appris à aimer cette céramique
majestueuse et délicate où il y a tout le soleil de
l'Orient. Cela, on le sait à Paris, mais on le sait
aussi à Lyon, veuille, le croire, je vous en prie.
Je n'ai pas à vous assurer que cette condition sera
« acceptée ». J'aurais peur d'écrire une impertinence.
Comment pouvez-vous croire que j'aie eu la
moindre arrière-pensée de faire le délicat sur des
titres incontestables? Et qui donc serait mieux qualifié
qu'une grande université pour honorer un travail
accompli et un très-valant homme, qui a laissé à
son pays lyonnais un si vivant souvenir de
son savoir, de sa finesse et de sa bonté? Comment
la Faculté de Lyon ne ferait-elle pas d'enthousiasme
ce qui est fait par des illustres amies, l'Académie et
l'Université de Paris? Enfin, chère Marquise, vous
sentez bien que ces raisons sont l'évidence et la clarté.
Je vous supplie de restituer à ma bête de lettre son
sens, d'avoir confiance dans le bon jugement de M. le
Doyen Cédac et de nos collègues qui seront unanimes.
Je vous demande surtout de ne me croire ni sot ni
« à double fond », et de ne pas m'écrire que les paroles
ne comptent pas. Je vous demande de continuer à
avoir de l'amitié pour votre secrétaire indigne. J'en
ai besoin. Berriot m'use. Je ne sais pas ce que je
n'ai pas sur les bras, dans cette immense ville dont la

population s'accroît tous les jours et qui est
 outillée pour administrer seulement cinq ou
 six cent mille âmes. Je quitte mon cabinet à
 huit heures, après avoir reçu toute la journée
 des peus que l'on m'envoie, pour traiter d'affaires
 inextricables. Je n'ai de repos moral que quand
 je vois les miens, à qui je n'ai pas la force de
 dire deux paroles, ou quand je vous écris, puis que
 vous le voulez bien. Samedi, j'ai pu nous quitter
 l'hôtel-de-ville et aller voir une petite copie
 romaine d'un original grec de la fin du ve siècle.
 Une fille délicieuse qui rattaché la tunique. J'ai
 eu une inspiration rare, puis qu'en rentrant,
 je trouve vos lettres. Et je pense que, l'après, sans
 réponse immédiate, elles ajoutent à votre plaisir.
 Je cours mettre celle-ci à la poste. Lisez la et
 relisez la, je vous en prie. Vous n'y verrez qu'un
 brave homme tout uni, de'sole', qui demande
 pardon et qui est pourtant assuré, morbleu! de
 n'avoir point fait de faute!

Pardon encore, chère Marguite. Je vous envoie,
 avec tous les hommages du cœur, l'inquiétude, le
 respect et la reconnaissance de votre

Henri Foullon

3206